

CHAPITRE XIV

LA LITTÉRATURE ET L'ART

La littérature romaine avait des racines dans un sol tout particulier : elle a obéi à des incitations presque inconnues chez les autres peuples. Pour la bien juger, il faut, à l'époque où nous sommes, porter d'abord son attention sur l'instruction et les amusements publics.

Toute culture intellectuelle procède de la langue : il en fut ainsi dans Rome. On sait déjà quelle haute importance y avaient la parole et les monuments écrits ! Là, à cet âge où, selon nos idées modernes, l'homme serait un adolescent à peine, on voyait les citoyens aborder avec pleine capacité l'administration de leur fortune ; et improviser, s'il le fallait, des discours devant le peuple assemblé ! Aussi, non contents d'attacher un haut prix à la pratique libre et élégante de l'idiome national, les Romains s'appliquèrent-ils dès l'enfance à s'en approprier toutes les ressources. En outre, dès les temps des guerres d'Hannibal, la connaissance du grec est généralement répandue en Italie : bien auparavant même, dans les régions cultivées

La science
du langage.

des hautes classes sociales, on s'est familiarisé déjà avec une langue devenue l'instrument commun de la civilisation au milieu du monde antique ; et à l'heure où la fortune de Rome démesurément accrue, la met partout en contact incessant avec les étrangers et les pays du dehors, l'usage du grec est tenu pour essentiellement utile, sinon pour absolument nécessaire, aux marchands et aux hommes d'État romains. Ce n'est pas tout. Des troupes d'esclaves, d'affranchis italiens habitaient les murs de Rome : grecs de naissance pour la plupart ou à demi grecs, par eux la langue, les mœurs grecques descendaient et se propageaient jusque dans les dernières couches de la population métropolitaine. Feuillotez les comédies d'alors, vous y rencontrerez dans la bouche du commun peuple un idiome, qui, tout latin qu'il est, suppose, pour être bien compris, la connaissance du parler grec, aussi complètement que l'anglais de *Sterne*, ou que l'allemand de *Wieland* exigeaient la connaissance du français ¹.

¹ La langue de Plaute se caractérise même par l'emploi d'un certain nombre de mots purement grecs : *stratioticus, machera, nauclerus, trapezita, danista, drapeta, cenopolium, bolus, malacus, morus, graphicus, logus, apologus, techna, schema*, etc. Le poète y ajoute parfois l'interprétation en latin, mais seulement quand le mot grec appartient à un ordre d'idées étrangères à son vocabulaire habituel. Dans le *Truculentus* (I, 1, 60), par ex., dans un vers peut-être interpolé, il est vrai, on lit : *Phronesis est sapientia*. Ailleurs, le comique jette des bribes de grec au milieu de sa phrase : dans la *Casina* (3, 6, 9), on lit ce vers :

Πράγματα μοί παρέγεις. — Dabo μέγα κακόν, ut opinor.....
[Tu m'ennuies ! — Il t'en cuira, je le crains.]

Ailleurs, il joue sur le mot. Sic dans les *Bacchis* (2, 3, 6) :

..... est opus chryso Chrysalo.....

[il faut de l'or à Chrysale. — V. aussi, *ibid.*, 4, 4, 53]. —

Ennius, de son côté, suppose que l'étymologie des mots *Alexander, Andromache*, est connue de tous ses auditeurs (Varron, *de ling. lat.*, 7, 82). Citons encore comme tout à fait curieux certains mots forgés et à demi grecs : *ferritribax, plagipatida, pugilice* ; ou le vers bien connu du *Miles gloriosus* (2, 2, 58) : *Euge : EUSCHEME hercle adstitit sic DULICE et comædice!* [Voyez, par *Hercule!* quels airs de comédie le drôle se donne!]

177-163 av. J.-C.

Quant aux personnages appartenant aux familles sénatoriales, ils ne parlaient pas seulement grec devant les Grecs, ils publiaient encore leurs discours, comme le fit Tibérius Gracchus (consul en 577 et 591) pour sa harangue prononcée à Rhodes : enfin, à l'époque de la guerre d'Hannibal, ils écrivaient en langue grecque des chroniques sur lesquelles nous aurons plus tard à revenir. Certains même allèrent plus loin encore. Tandis que les Grecs adressaient en latin leurs hommages à Flamininus (III, p. 328), il leur rendait leur compliment en monnaie grecque ; et l'on vit alors « le grand capitaine des *Enéïades* » consacrer des dons pieux aux divinités helléniques, selon le rit grec, avec inscriptions en distiques grecs¹. Et Caton, ne s'en va-t-il pas un jour gourmander un sénateur qui s'est fait chanter, dans un festin à la grecque, une mélodie grecque avec récitatif modulé ?

C'est au milieu de pareilles influences que l'instruction publique se développa dans Rome. On croit communément que sous le rapport des connaissances générales et élémentaires, l'antiquité serait restée de beaucoup en arrière de la civilisation moderne. Erreur grande ! Jusque dans les basses classes au contraire, et chez les esclaves eux-mêmes, la lecture, l'écriture, le calcul étaient choses vulgaires ; et Caton, à l'exemple de Magon, exige, sur toute chose, de l'esclave régisseur d'un domaine, qu'il sache lire et écrire. Longtemps avant lui, déjà, l'instruction élémentaire et la connaissance du grec étaient assurément répandues : mais c'est à dater de son siècle que l'éducation littéraire, dépouil-

¹ Voici l'une des *Épigrammes* poétiques qui portent le nom de Flamininus :

- « Écoutez : ô Dioscures, joyeux et habiles écuyers !
- » Fils de Jupiter ! Tyndarides qui régniez à Sparte ! écoutez !
- » Titus, descendant d'Enée, vous dédia cette noble offrande,
- » Quand il donna la liberté aux peuples hellènes ! »

lant la livrée d'une simple et matérielle routine, revêt le caractère et aspire au but d'une véritable culture de l'esprit. Avant lui, dans la vie sociale ou politique, savoir le grec est en soi tout indifférent. Nul privilège pour le savant, de même que de nos jours il n'y a nul bénéfice à savoir le français pour l'habitant d'un village de la Suisse allemande. Les plus anciens rédacteurs des chroniques de Rome, en langue grecque, ne primaient en rien dans le Sénat ; pas plus que n'est avantagé parmi ses compatriotes le paysan du *Marais* du *Holstein*¹, qui a fait ses *humanités*, rentre le soir à la maison, après le travail du labour, et s'attable avec le Virgile qu'il vient de tirer de son armoire ! — A vouloir briller parce qu'on parlait grec, il y aurait eu sottise ou absence de patriotisme, et tel qui le savait mal ou l'ignorait absolument n'en était pas moins un personnage notable, et devenait sénateur ou consul ! — Mais aujourd'hui les choses vont prendre un autre cours. La ruine de la nationalité italique avait déjà produit ses effets, surtout dans les rangs de l'aristocratie ; les idées générales d'humanité prenaient nécessairement la place du sentiment national : on marchait d'un pas rapide vers une civilisation plus raffinée. La *grammaire* des Grecs s'offrit tout d'abord aux Romains de la nouvelle école. Ils y ajoutèrent la littérature classique, *Homère* avec l'*Illiade*, et surtout l'*Odyssée* ; en même temps, ils voyaient épars déjà sur le sol italique lui-même les trésors innombrables de l'art et de la science helléniques. Donc, sans réformer leurs pratiques d'instruction, à vrai dire, ils les firent progressives d'empiriques qu'elles étaient. Les leçons géné-

¹ [*Marschen, Ditmarschen* : le *Marais* : nom donné à la région basse et humide de la côte occidentale du Holstein et du Schleswig. Il répond exactement à notre *Marais* de Vendée et aux Pays-Bas de Hollande. M. Mommsen fait ici allusion à son pays natal : la *Frise septentrionale*, en *Schleswig*.]

rales données à la jeunesse se rattachèrent davantage à la haute littérature; et la jeunesse les mettant à profit selon l'esprit du moment, entra plus avant chaque jour dans la connaissance intime des belles-lettres grecques, du drame tragique d'Euripide, et de la comédie de Ménandre. En même temps, les études latines recevaient une impulsion active et puissante.

La haute société romaine a compris que sans abandonner l'usage de la langue grecque, il est aussi besoin d'anoblir la langue nationale et de l'accommoder au progrès de la civilisation nouvelle, entreprise qui ramenait encore à l'idiome des Grecs par une multitude de chemins. Comme dans les autres industries, comme dans les métiers mercenaires, la distribution des services économiques, à Rome, mettait presque exclusivement l'enseignement du latin lui-même dans la main des esclaves, des affranchis, des étrangers, ou, pour mieux dire, d'individus tous Grecs ou Grecs à demi¹. Et qu'on ne s'étonne point d'un tel résultat : l'alphabet latin, on l'a vu ailleurs, ressemblait fort à celui des Hellènes : les deux langues étaient voisines et de près apparentées. Ce n'est pas tout, le système de l'instruction se modela de lui-même profondément sur les formes et le système helléniques. Nul n'ignore combien c'est un difficile problème que de trouver et coordonner les matériaux et les formes les mieux appropriés à l'éducation morale et littéraire de la jeunesse, et combien il est plus difficile encore de se débarrasser à temps du bagage et de l'appareil antérieurs, quand ils deviennent surannés! Aussi, en face des besoins d'une éducation progressive, les Romains ne surent-ils rien trouver de mieux, pour lui donner satisfaction, que de transporter purement et simplement

¹ Citons, comme exemple, *Chilon*, l'esclave de Caton l'Ancien, qui réalisa d'assez beaux bénéfices pour son maître, en sa qualité de *pædagogus* (Plutarch., *Cat. maj.*, 20).

dans Rome les méthodes grammaticales et littéraires de la Grèce. Nous faisons de même, nous autres modernes, quand prenant les anciens systèmes, excellents sans doute pour les idiomes morts, nous les appliquons, bon gré mal gré, à l'enseignement des langues vivantes. — Toutefois, chez les Romains, il manquait à l'importation grecque un fond solide sur lequel elle pût s'établir. Avec les Douze Tables, à la rigueur, on apprenait à écrire, à parler latin : mais pour que la langue latine se civilisât, il était besoin d'une littérature nationale, et Rome n'en avait point encore.

Un second phénomène attire nos regards. J'ai décrit plus haut les progrès et l'extension des *jeux*, des amusements populaires. De bonne heure le théâtre occupe une place importante parmi eux. A l'origine, les courses de chars en formaient comme le motif principal. Mais elles n'ont lieu qu'une seule fois; elles ne remplissent que le programme de la dernière journée des fêtes, et les jours qui précèdent sont presque en entiers consacrés aux jeux de la scène. Pendant longtemps les représentations scéniques ne sont autre chose que des danses ou des farces : si parfois il s'y mêle quelques chants improvisés sur place, ils ne comportent ni dialogue ni action quelconque (II, p. 294). Voici venir pour la première fois le vrai drame! C'étaient encore des Grecs qui avaient la direction des festivités des jeux romains. Ingénieux amuseurs de la foule, auteurs inventifs des divertissements qui tuent le temps et chassent l'ennui, ils se sont faits les *Intendants des plaisirs* des Romains. Or, en Grèce, il n'était point de plaisirs plus populaires et plus variés que les spectacles de la scène. Les donneurs de fêtes et tous leurs acolytes y virent aussi une riche mine à exploiter dans Rome. L'ancienne *chanson scénique* latine contenait peut-être les germes d'un drame national, mais pour le faire épanouir il eût fallu un poète et un

Le théâtre dominé
par l'influence
grecque.

public également doués de facultés originales, sachant frapper les esprits, et sachant ressentir le coup porté. Tel ne fut point le génie des Romains, ni plus tard, ni surtout à l'époque où nous sommes. En eût-il été autrement que l'improvisation hâtive commandée aux amuseurs populaires n'eût permis ni le calme qui prépare le noble fruit dans son germe, ni le temps qui le conduit à la maturité. Il fallait pourvoir, ici encore, à un besoin tout factice, tout en dehors des aptitudes nationales : on voulait un théâtre, alors que les pièces de théâtre faisaient défaut.

Naissance
d'une littérature
à Rome.

Voilà sur quels éléments dut se fonder la littérature latine : ses lacunes et sa pauvreté tiennent nécessairement et manifestement à ses origines. L'art vrai s'abreuve aux sources de la liberté individuelle, aux joies et aux jouissances de la vie. Certes, ces biens précieux, l'Italie aussi les a possédés : mais à Rome, où la solidarité d'une pensée commune et de communs devoirs refoulait les libres et joyeux instincts de l'individualisme au profit de la fortune politique de la métropole, l'art s'est trouvé comme étouffé en naissant, et s'est rapetissé au lieu de grandir. Le point culminant des prospérités romaines est un siècle sans littérature ! Il faut, pour ouvrir à celle-ci sa carrière, les premières atteintes portées à la nationalité compacte de Rome ; alors elle arrive à la suite des influences cosmopolites de la Grèce ; elle porte la marque de sa patrie première, et elle s'impose à la longue avec une douce et intime violence : antithèse destructive, dont l'effort va minant chaque jour les vieilles et âpres énergies du caractère romain.

La poésie, à Rome, ne jaillit donc point à son début des profondeurs de l'âme du poète : elle est le produit artificiel de l'école, qui a besoin de manuels écrits en latin, et du théâtre, qui a besoin de pièces latines. Tous les deux, l'école et le théâtre, sont essentiellement anti-

romains et révolutionnaires. L'oisiveté qui se prélassait les yeux béants devant les spectacles scéniques est un crime pour le Romain de la vieille roche ; sa rudesse de *Philistin*, son amour de l'action, entrent en révolte : il reste du fond du cœur attaché à l'ancienne et politique maxime du droit de sa patrie, selon laquelle nul n'est maître ni valet parmi les citoyens, nul n'y doit être *millionnaire* ou mendiant, une même culture, une même croyance les embrassant tous ! L'école nouvelle avec ses pratiques d'éducation nécessairement exclusives est donc un danger pour l'État : elle détruit le sentiment de l'égalité ! — Et de fait, l'école et le théâtre ont été les deux plus puissants leviers de l'esprit des temps nouveaux, et leur puissance s'est doublée quand ils ont parlé latin. Écrivant ou parlant en grec, on n'eût pas cessé d'être Romain ! Mais voici qu'on s'accoutume, sous la livrée de la langue romaine, à penser et à vivre comme les Grecs. Qu'une telle révolution ait fait tache au milieu même d'un grand et brillant siècle *conservateur*, cela se comprend ; elle n'en offre pas moins le plus remarquable et le plus instructif des spectacles. C'est alors que l'hellénisme projette ses rameaux dans toutes les directions, et partout où la politique ne lui ferme point aussitôt le passage : c'est alors aussi que le pédagogue et le maître des plaisirs du peuple, s'appuyant l'un sur l'autre, mettent au monde la littérature latine.

Chez les plus anciens écrivains de Rome on trouve déjà comme en noyau tout le produit des œuvres postérieures. Le Grec *Andronicos* (avant 482 jusqu'au delà de 547), appelé depuis, en sa qualité de citoyen romain, *Lucius¹ Livius Andronicus*, était venu tout jeune à Rome (en 482), avec la multitude des prisonniers tarentins

Livius
Andronicus.

272 av. J.-C.

207.

272

¹ On n'applique pas encore, dans la Rome républicaine, la règle, créée seulement plus tard, d'après laquelle tout affranchi doit porter le prénom de son patron.

(II, p. 227) : il appartenait au vainqueur de Séna (III, p. 235), *Marcus Livius Salinator* (consul en 535 et 547). Sa tâche servile consistait à jouer et à écrire pour la scène, à copier des textes, à enseigner le latin et le grec, tantôt aux enfants de la maison du maître, tantôt, hors de la maison, à des enfants d'hommes riches. Son talent le mit en évidence; son maître l'affranchit, et le gouvernement, qui souvent avait utilisé ses services; qui, notamment, après l'heureuse fin de la guerre contre Hannibal, en 547, l'avait chargé de composer un hymne d'actions de grâces, le gouvernement, par une faveur insigne et toute spéciale, donna une place dans les cérémonies publiques du temple de Minerve Aventine à la confrérie nouvelle des poètes et des auteurs dramatiques. Les œuvres d'Andronicus procédèrent de son double métier. Pédagogue, il traduisit l'*Odyssée*, se servant du texte latin pour enseigner le latin, enseignant le grec sur le texte grec. Ce fut là le premier des livres d'école pratiqués à Rome; il est resté en usage pendant plusieurs siècles. Auteur et artiste dramatique, Andronicus ne se contenta pas d'écrire des pièces de théâtre, comme ses autres confrères; il les recueillit dans ses livres, ou plutôt il alla partout les lire et les publia en nombreuses copies. Ce qu'il nous importe le plus de constater, c'est qu'il substitua le drame grec à l'ancien *cantique lyrique* du théâtre romain.

240. Un an après la fin de la première guerre punique, en 514, son premier drame fut représenté sur la scène.

C'est un événement historique, en vérité, que l'épopée, la tragédie et la comédie, confiées ainsi à la langue vulgaire par cet homme devenu Romain bien plus qu'il n'était resté Grec. Quant à ses œuvres, en elles-mêmes, elles étaient sans valeur artistique. Andronicus ne prétendait point à l'originalité, et en tant que traductions, ses écrits portent le cachet d'une barbarie d'autant

plus saisissante que sa pauvre et rude poésie a dépouillé déjà la fleur de la naïveté primitive, et qu'elle marche boiteuse et bégayante à la suite de chefs-d'œuvre d'une merveilleuse civilisation littéraire. Quand il se sépare nettement de son modèle, ce n'est point par l'effet d'une libre aspiration, c'est uniquement dans sa grossièreté de copiste qu'il s'en va à la dérive : tantôt plat et brutal, tantôt guindé et ampoulé, il parle une langue dure, pleine d'épines¹. Je crois volontiers, avec les anciens critiques de Rome, qu'une fois sorti des bancs de l'école, l'enfant quittait les livres obligés d'Andronicus et n'y revenait jamais une seconde fois. Ne méconnaissons pas, néanmoins, que ces travaux, sous beaucoup de rapports, ont influé sur les temps qui

¹ Citons ce vers d'une de ses tragédies [Festus, p. 133, éd. Müll.]

« *Quem ego nefrendem alui lacteam immulgens opem....* »

« *Que j'ai nourri, quand il n'avait pas de dents, des trésors du laitage....* »

— Prenez l'*Odyssée*, liv. XII, vers 16 et suiv. :

..... οὐδ' ἄρα Κίρκην
Ἐξ Αἴδεω ἐλθόντες ἐλήθομεν, ἀλλὰ μάλ' ὄκα
Ἥδη' ἐντυναμένη' ἄμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῇ
Σίτον καὶ κρέα πολλὰ, καὶ αἴθοπα οἶνον ἐρυθρόν....

« *Mais Circé nous vit revenant des enfers, et de suite elle vint à nous toute parée; ses servantes apportaient avec elle le pain, les nombreuses viandes, et le vin rouge et généreux....* »

— Voici la traduction de Livius Andronicus :

Tópper ctti ad aedis — vénimús Círcae :
Simúl dúona córam (?) — pórtant ad návis :
Mília ália in ísdem — inserinuntur.

Ce qui frappera le plus le lecteur dans cette traduction, ce n'est point tant son incorrection barbare, que le contre-sens de l'écrivain, qui fait venir Ulysse chez Circé, tandis que, suivant Homère, c'est Circé qui va au-devant d'Ulysse. — Ailleurs (livre XV, v. 373), il tombe dans un quiproquo plus risible encore, et traduit *αἰδέσιον ἔδωκα* (j'en donnai à mes respectables (hôtes) :) par le mot *lusi* (je jouai). V. Festus, *Epit. V^o affatim*, p. 11, Müll. — Tous ces minimes détails ne sont pas sans intérêt pour l'histoire : ils montrent à quel humble degré de la culture littéraire en étaient encore, avec leurs vers mal dégrossis, ces premiers pédagogues de Rome. Remarquez aussi qu'Andronicus, tout natif qu'il était de Tarente, ne paraît pas savoir le grec comme on sait sa langue-mère.

suivirent; ils ouvrirent la porte aux traductions latines, ils conquièrent pour le vers grec droit de bourgeoisie chez les Romains. On se demandera peut-être pourquoi Andronicus n'a copié que le vers dramatique, conservant dans son Odyssée la mesure et le moule du vers national saturnien. La raison en est claire. Si les *iambes* et les *trochées* de la tragédie et de la comédie grecques s'imitaient aisément en latin, il n'en allait point de même avec le *dactyle* épique.

Ces premiers essais littéraires furent promptement dépassés. Les épopées et les drames de Livius, aux yeux des Romains des siècles postérieurs, juges excellents sans aucun doute, n'eurent plus bientôt qu'une valeur d'antiquaire et de curiosité, semblables à des statues *Dædaliennes*, raides, sans mouvement et sans expression. Mais les bases étaient posées; la génération qui suivit n'eut plus qu'à élever sur elles l'édifice des arts lyrique, épique et dramatique. Il est d'un haut intérêt d'en étudier l'histoire.

Le drame.

Le théâtre.

Par l'étendue et le nombre des productions, par son influence sur la foule, le drame appelle tout d'abord l'attention. Il est en tête du mouvement poétique. L'antiquité n'a jamais connu nos théâtres avec entrée payante à prix fixe: à Rome, aussi bien qu'en Grèce, les spectacles formaient l'un des éléments essentiels des jeux civiques, anniversaires ou extraordinaires. Le gouvernement se montra d'abord ou voulut se montrer peu favorable à l'extension des fêtes populaires; il ne les croyait pas, et avec raison, sans dangers; et, de propos délibéré, il se refusa longtemps à laisser construire des théâtres de pierre¹. On élevait pour en tenir lieu, au jour

479.

¹ A la vérité, il en fut élevé un, dès 575, sur l'hippodrome Flaminius, pour les jeux d'Apollon (Tit.-Liv., 40, 50. — Becker, *Topic.*, p. 605). Mais, suivant toutes les vraisemblances, il fut rasé presque aussitôt (Tertull., *de Spectac.*, 10).

venu de la fête, un échafaud en bois, avec estrade ou avant-scène pour les acteurs (*proscenium*, *pulpitum*), avec décoration de fond, ou *scène* (*scæna*): en avant, s'étendait en fer à cheval l'espace en pente, sans sièges ni degrés, réservé au public. Les spectateurs apportaient leurs sièges; sinon ils se tenaient debout, accroupis ou couchés¹. Il se peut que les femmes aient été de bonne heure placées à part, et reléguées au fond dans la partie supérieure et la moins commode de l'hémicycle; toutefois il n'y eut point encore, à vrai dire, de places réservées, jusqu'en l'an 560, où, comme on l'a vu déjà (p. 52), les sénateurs s'arrogèrent par privilège les premières places dans la partie la plus basse et la plus avantageusement située de la *cavea*. — Le public n'était rien moins que choisi, dans ces anciens temps: non que les hautes classes se tinsent tout à fait à l'écart des jeux populaires: les *pères de la cité* estimaient qu'il y allait de leur devoir et des convenances de s'y montrer en personne. Mais d'un côté, puisqu'il s'agissait de fêtes civiques, les esclaves et les étrangers demeurant exclus, tout citoyen y avait ses entrées libres pour lui, sa femme et ses enfants²; et par suite l'auditoire n'était guère autrement composé qu'il ne l'est de nos jours aux *feux d'artifice* et aux *spectacles gratis*. Naturelle-

494 av. J.-C.

Le public.

455.

¹ En 599, il n'y avait encore ni banquettes ni sièges (Ritschl., *Paverg.*, I, p. xviii, xx, 214. Cf. Ribbeck, *Trag.*, p. 285). Or, comme l'auteur des Prologues de Plaute, et Plaute lui-même, font d'assez fréquentes allusions à un public assis (*Miles glor.*, act. II, sc. 1, v. 3, 4; *Autul.*, act. IV, sc. 9, v. 6; *Trucul.*, *in fine*; *Epidic.*, *in fine*), il en faut conclure que les spectateurs apportaient le plus souvent leurs sièges, ou se mettaient par terre.

² En tout temps, les femmes et les enfants ont été admis au théâtre, à Rome (Valer.-Maxim., 6, 3, 12. — Plutarch., *Quæst. rom.*, 14. — Cicer., *de Harusp. resp.*, 12, 24. — Vitruv., 5, 3, 1. — Sueton., *Aug.*, 44, etc.). Les esclaves en étaient de droit exclus (Cicer., *de Harusp. resp.*, 12, 36. — Ritschl., *Paverg.*, I, p. xix, 223). Il en faut dire autant des étrangers, à l'exception toutefois des *hôtes publics*: ceux-ci prenaient place au milieu ou à côté des sénateurs (Varr., 5, 155. — Justin., 43, 5, 10; Sueton., *Aug.*, 44).

ment tout s'y passait sans beaucoup d'ordre : « les enfants criant, les femmes caquetant et se disputant ; par-ci par-là quelque courtisane faisant mine de se hisser sur le *proscenium*¹. » Ce n'était point jour de fête pour les gens de police : plus d'un « manteau était saisi et consigné, » et la « verge du licteur » avait souvent à faire son office. — A l'avènement du drame grec, les exigences allant croissant en ce qui touche le personnel scénique, il semble qu'on se soit trouvé tout d'abord à court d'acteurs. Un jour, une pièce de *Nævius* fut exécutée par des amateurs dilettantes à défaut d'artistes professionnels. La position sociale de ceux-ci n'y gagna rien ; d'ailleurs le poète, « le *scribe (scriba)* » comme il s'appelait) et le compositeur appartenaient comme le passé à la plus humble classe des ouvriers (p. 141) ; ils étaient placés au rang le plus bas dans l'opinion publique, et la police les malmenait fort (livre II, p. 295). Aussi quiconque tenait à sa considération personnelle se gardait de toucher aux choses du théâtre : le directeur (*dominus gregis, factionis, ou choragus*), d'ordinaire aussi le principal acteur, était le plus souvent un affranchi : le reste de la troupe se composait d'esclaves. Nous ne rencontrons pas d'homme libre parmi les *compositeurs* dont les noms nous sont parvenus. Leur salaire n'était pas seulement minime — peu d'années après la fin de l'époque actuelle, donner 8,000 sesterces (600 *thal.* = 2,250 fr.) à un poète de

¹ [V. le prologue du *Pænulus*, vers 17 et suiv. :

*Scortum exoletum ne quis in proscenio
Sedeat, neu licitor verbum, aut virgæ mutiant.*

On se rappelle aussi à ce propos les vers d'Horace :

*Scriptores autem narrare putaret asello
Fabellam surdo : nam quæ pervincere voces
Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus.....*

Epist., II, I, 499 et suiv.]

théâtre c'était faire exceptionnellement les choses : — ils n'étaient d'ailleurs rétribués qu'autant que la pièce avait réussi. Une fois payés, tout était fini : point de concours, point de prix d'honneur décerné, comme à Athènes : enfin, et comme chez nous, l'assistance applaudissait ou sifflait. Il ne se jouait qu'une pièce dans la même journée¹. — Telle était la condition faite à l'art : il n'était qu'un infâme métier, loin d'être en honneur ; et l'artiste se voyait de même tenu en mépris ! Quoi d'étonnant dès lors que le théâtre national des Romains n'ait brillé, en naissant, ni par l'originalité, ni par le sentiment artistique ? A Athènes, les plus nobles descendant dans la lice, leurs généreux efforts avaient donné la vie au drame grec. Le drame romain, dans son ensemble, n'en pouvait être qu'une très-pauvre copie ; et vraiment, il faut admirer chez lui la multitude des gracieux détails et des traits ingénieux de l'esprit dont il a su, malgré tout, se parer !

La comédie prit tout d'abord le pas dans les créations du théâtre romain : l'auditoire fronçait le sourcil aux premiers vers de la tragédie, quand il s'était cru convié à

Comédie.

¹ On aurait tort, se fondant sur quelques indications des prologues de Plaute (*Casina*, v. 17 ; *Amphitr.*, 65) de penser qu'il y avait un prix décerné après concours (Ritschl, *Parerg.*, I, 229). Le passage souvent cité du *Trinummus* (v. 703) appartenait probablement au texte grec original, et semble avoir été purement et simplement transcrit par le traducteur. Sur ce point, le silence des *Didascalies* et des *Prologues*, en ce qui touche les juges et les prix eux-mêmes, est à la fois décisif et s'accorde avec la tradition. — Nous ajoutons qu'on ne jouait qu'un drame par jour. Nous voyons, en effet (*Pænulus*, 10), que les spectateurs quittaient leur logis pour voir commencer la pièce, et que, la pièce finie, ils rentraient chez eux (*Epidic.* ; — *Pseudol.* ; — *Rudens* ; — *Stichus* ; — *Trucul.*, *in fine*). Il ressort de tous ces textes que les Romains allaient au théâtre après leur second déjeuner (*prandium*), et qu'ils rentraient dans leurs demeures pour l'heure du dîner. A ce compte, la représentation durait de midi à trois heures. Cela n'a rien d'étonnant, quand l'on songe que les pièces de Plaute se jouaient avec des intermèdes de musique à la fin de chacun des actes (Horat., *Epist.* 2, I, 189). Plus tard, les choses changeront, et Tacite (*Annal.*, 14, 20) parlera de spectateurs passant la « journée tout entière au théâtre. »